

René Richard

membre de l'Ordre du Canada et
membre de l'Académie royale canadienne des arts

Ce mois-ci, pour notre chronique des arts, le Dr Urgel Pelletier, en plus de nous présenter le peintre René Richard, à travers divers articles et monographies, nous propose sa propre perception de l'homme et de l'oeuvre, appuyée d'une entrevue qu'il a lui-même réalisée.

par Urgel Pelletier

Le peintre René Richard est né en Suisse, mais il était encore très jeune lorsque sa famille, au début du siècle, immigra au Canada. Celle-ci, après un séjour de quelques années à Montréal, s'établit dans le nord de l'Alberta sur une ferme de colonisation où, très tôt, le jeune Richard dut s'initier aux durs métiers de défricheur et de trappeur. Jusqu'à l'âge de trente ans, il vécut dans l'Ouest canadien et dans le Nord du pays où il fit du «trappage» et de la pêche commerciale.

Peintre inné, son amour de la forêt fut toujours aussi violent que son amour pour la peinture. C'est sans doute pendant son séjour dans les solitudes du Nord canadien que naquit et se développa chez lui le goût de peindre les vastes espaces et les paysages de montagne qui sont particuliers à nos forêts canadiennes.

Au cours de ses randonnées en forêt, le coureur des bois qu'était devenu René Richard, accumule toiles et dessins. Avec la sensibilité et la faculté de perception qui lui sont propres,

il cherche à traduire le caractère de ce coin de pays.

Au cours de cette période, René Richard se rend compte que la peinture est sa vie : elle sera désormais sa première préoccupation. Il décide donc d'aller à Paris pour perfectionner son art. Il vécut dans cette ville trois ans, de 1927 à 1930.

Voulant profiter au maximum de l'ambiance artistique de la

capitale française, le jeune peintre visite les musées, étudie les oeuvres des grands peintres européens, peint beaucoup et surtout fréquente l'atelier du célèbre peintre canadien Clarence Gagnon qui lui prodigue de nombreux conseils.

Après ce séjour en Europe, René Richard revient à la source de son inspiration première : le Nord canadien, ses forêts, ses

La popote, scène du Nord (73,66 x 78,74 cm), 1948.



montagnes et la liberté.

Signalons son séjour dans les forêts et les montagnes gaspésiennes en 1938 et 1939, et ses deux expéditions dans l'Ungava, l'une en 1948 et l'autre en 1951. Il ramène de ces voyages de nombreuses toiles et de nombreux dessins qui font l'admiration des amateurs d'art et des collectionneurs.

La peinture de René Richard est représentative, et l'on éprouve à la contempler le sentiment de jouir enfin d'un art vrai, sans artifice ni théorie, mais humble et fort comme la vie. Ce qui caractérise d'ailleurs ce peintre c'est qu'il a su, par la fraîcheur et la richesse de ses coloris, par l'assurance et la force de son coup de pinceau, traduire le décor naturel de notre pays en lui conservant tout son pittoresque et sa beauté grandiose.

René Richard, en marge de la crise de la figuration

«Au cours de la décennie 50, l'évolution de la peinture au Québec franchit une étape où les deux grands courants de la figuration et de la non-figuration tendent à constituer deux mondes séparés, entre lesquels se dresse une frontière de plus en plus opaque; à tel point qu'au début des années 60, on aura parfois l'impression que ces deux courants sont devenus non plus des frères ennemis, mais bien plutôt des sphères appartenant à deux galaxies séparées par des années-lumière, ou du moins des champs qui se subdivisent en de nombreux compartiments plus ou moins étanches.

«Car il faut bien le constater, l'écart entre Krieghoff et Plamondon, ou entre Clarence Gagnon et Marc-Aurèle Fortin, n'est pas aussi marqué que celui apparaissant au cours des années 50

entre Pellan et Iacurto, entre Borduas et Ayotte, entre Dallaire et Albert Rousseau, entre Riopelle et René Richard, et même entre les plasticiens et les héritiers des automatistes.

«Richard et Borduas sont deux peintres de la même époque, mais leur langage plastique, leur esthétique, leurs techniques et leurs outils même divergent tellement qu'on comprend le fossé séparant les admirateurs et les collectionneurs de l'un et de l'autre. Ce fossé n'est d'ailleurs pas infranchissable, puisqu'il se trouve heureusement des amateurs électriques, peu touchés par l'intolérance et les partis pris des clans et des chapelles, dont l'historien doit aussi se protéger.

«Ainsi, en observant la crise de la figuration dans la peinture au Québec autour de 1950, il faut en examiner les manifestations aussi bien chez Dallaire et Lemieux, chez Ayotte et de Tonnancour, chez Riopelle et Surrey, chez Bellefleur et Richard.

«Richard vit littéralement de la forêt, il en a besoin comme de l'oxygène. Sa nature est frustrée comme son dessin et rugueuse comme son coup de pinceau. Il nous offre une longue chronique de chasse et de pêche, une tumultueuse histoire d'amour entre la terre et la végétation, et surtout une liaison absolue entre un homme impétueux et le paysage souvent hostile qu'il conquiert de son propre pas.»⁽¹⁾

Commentaires écrits

Le peintre n'a jamais cherché la publicité. Aussi, il a fait peu d'expositions. Toutefois, lorsqu'il montrait ses oeuvres en public, la presse et les critiques d'art lui réservaient des éloges.

Voici quelques extraits de presse.

«René Richard, peintre, est, par son talent, le miroir où se réfléchit la magnanimité des grands espaces, l'enchanteur de la structure sauvage et de la nature vierge des endroits les plus reculés du Nord canadien.

«René Richard mérite, à juste titre, d'être appelé l'unique paysagiste de cette contrée inconnue mais merveilleuse qu'est l'Ungava, et de ces endroits pittoresques que sont le Saguenay, Charlevoix et la Baie Saint-Paul.

«Voir les peintures de M. Richard, c'est vivre un instant, c'est marcher un moment, sans fatigue, dans la splendeur évocatrice de la création «divine».»⁽²⁾

«On admirait également toute une série de peintures consacrées à l'Ungava où Richard s'est rendu l'été dernier en compagnie de Jacques Rousseau, naturaliste, notamment des scènes de la rivière Korak, de la rivière Georges, des groupes d'Esquimaux. Et c'est ainsi, qu'avec des gris, des violets, il a réussi admirablement à recréer l'aspect désertique et désolé de ces coins si étrangement sauvages de l'extrême-nord du Québec.

«Tentative d'appréciation de l'art de Richard. Il n'est nullement influencé par ce qu'on est convenu d'appeler le «modernisme», en ce sens qu'il ne s'inspire pas du cubisme. Certains, au contraire, veulent trouver chez l'artiste une tendance impressionniste. Que de vigueur dans le coloris! Tout Richard est là!»⁽³⁾

«René Richard, peintre, philosophe, trappeur. Trois titres de noblesse issus d'une longue aventure amoureuse entre un homme et la nature sauvage des forêts canadiennes.

«Chez Richard, la nature est d'abord harmonie. L'équilibre des forces vives qui la composent est gage de survie. C'est là une réminiscence de la vie de trappeur qu'il a connue dès son enfance et dont il a conservé les éléments les plus sains.

«L'un des grands de la peinture, Richard possède le don de transposer en une fantasmagorie de lumière les paysages âpres et rugueux du Nord canadien.»⁽⁴⁾

«Comme à tant d'entre nous, il lui a fallu l'éloignement et la sombre peine du dépaysement pour découvrir pleinement ce qu'il porte en lui. Or, ce qu'il porte et chérit d'un tel amour, ce sont les images de la création sous son aspect souvent le plus dénué et le plus hostile : pauvres arbres effilés comme des roseaux, chiens de traîne quasi morts d'épuisement, misérables cabanes à demi enterrées sous la neige, silhouettes solitaires d'hommes engoncés dans leurs lourds vêtements, que l'on voit avancer avec peine sous les coups de vent, dans la neige; tout un monde qu'il a déjà décrit comme aucun. Mais à présent, il le voit mieux encore et il ne se contient plus d'impatience.

«Il se rembarque. Le voilà de retour auprès de ses rudes amours. Il reprend ses interminables randonnées à travers les étendues désertes. Quelquefois seul dans son canoë, quelquefois avec un compagnon, il parcourra presque tout le nord du continent nord-américain. De ce pays dont il est déjà difficile de sortir vivant, il rapportera une récolte sans pareille de pochades, de croquis et de notes de voyage qui constituent un témoignage unique et irremplaçable sur ces régions.

«A vrai dire, un univers poignant ! Presque toujours, c'est



Montagnes et brûlés, Forestville (60,96 x 76,20 cm), 1961.

l'hiver, la neige, les forêts dépouillées. C'est un petit campement isolé, souvent clos et abandonné. Parfois, il est vrai, une lueur y brille, et on en est tout réjoui. Si René Richard a exprimé en effet comme personne la détresse de l'être humain réduit à hiverner seul au bout du monde, il est aussi celui qui a traduit la joie d'un solitaire rencontrant un autre solitaire. S'il a décrit le froid qui envahit les membres et paralyse la vie, il est aussi le peintre du feu. Souvent, dans ses tableaux, comme d'ailleurs dans les croquis exécutés avec des crayons de couleur, on voit un petit groupe de trappeurs près d'un feu que l'un d'eux vient d'allumer sur la neige; dans la maigre flamme qui s'en échappe, il y a tout le réconfort, toute la magie du feu.»⁽⁵⁾

Il est connu à travers tout le Canada et même à l'extérieur du pays. Le quotidien *L'Impartial* de la Chaux-de-Fonds (Suisse), fondé en 1806, lui consacrait un long article le 23 juin 1978 et relatait qu'il était «un des plus grands peintres canadiens. Son art est essentiellement paysagiste, rude, contrasté, figuratif toujours, mais d'une figuration très traduite en force sur la toile. Peu de personnages, mais quelques-uns. C'est la toute-puissance de la nature qui l'intéresse, l'attire et le subjugué;

il la rend avec toute sa force originelle, son indifférence superbe à l'homme et à toute créature, mais de laquelle il vit âme, coeur et corps.»

Voici d'ailleurs comment Jean Des Gagniers, responsable des collections à l'université Laval, décrit l'évolution de René Richard : «Il abandonne le trait calme, régulier, gracieux des belles études de 1928 et adapte un style nerveux, dynamique jusqu'à la violence, volontiers synthétique, où quelques traits et quelques hachures exécutés avec une extrême sûreté de main construisent les formes des paysages et les figures qui les peuplent. Revenu à la forêt, il observe avec l'oeil perspicace et précis de l'homme des bois, il capte, il capture les formes en telle abondance qu'il éprouve le besoin de les réduire à l'essentiel. Au fil des ans, au coeur même de la réalité qu'il a choisi d'exprimer, il se compose un vocabulaire graphique et une thématique qui n'appartiennent qu'à lui, et qui se fondent sur ses goûts profonds, sur l'intensité de son observation, sur sa prodigieuse adresse de dessinateur. Il est pauvre, il dessine sur tout ce qu'il trouve, souvent sur du papier d'emballage; les tubes de couleur coûtent trop cher, il utilise les crayons de couleur, et l'effet en est si heureux que,



L'auteur à côté de L'Étape, scène du Nord-Ouest (81,28 x 86,36 cm), 1959.

par bonheur, il ne cessera de revenir à cette technique remarquablement adaptée à son art volontaire, direct, lumineux.»⁽⁶⁾

«Un artiste de très grand talent, justement célèbre, vient de nous offrir un groupe de ses oeuvres, assemblées avec un soin judicieux. L'université Laval lui en est d'autant plus reconnaissante que, dans le domaine des arts plastiques, c'est la première fois qu'un don de cette importance et de cette ampleur nous est fait. Grâce à cet ensemble, qui comprend certaines des études les plus anciennes de M. Richard, la population universitaire d'aujourd'hui et celle de l'avenir auront accès à sa démarche de créateur, profondément enracinée dans la beauté de notre pays. Cette beauté, il a su l'exprimer avec une attention, une pénétration particulière, avec un talent si personnel qu'une oeuvre de René Richard, tableau ou dessin, s'affirme et se fait reconnaître d'emblée sans qu'on ait à chercher la signature...

«En examinant les oeuvres de René Richard, dont la facture est si directe, si franche, c'est comme si l'on assistait à la genèse d'un monde que l'artiste construit énergiquement, à grands coups de crayon, de plume ou de pinceau.»⁽⁷⁾

«L'oeuvre de René Richard

gagne rapidement des amateurs de l'Ontario et de l'Ouest canadien, après avoir séduit le public québécois. Cet automne, son oeuvre, nouvelle venue dans les salles de ventes torontoises, a connu une percée remarquable, alors que le prix des petits et des moyens formats atteignait des sommets largement supérieurs, et aux derniers records montréalais et québécois, et au prix maxima en galerie. A titre d'exemples, relevons la vente de *Fin d'hiver* (50 x 60 cm) au prix de 4 180 \$ avec prime soit 1,39 \$ le cm², et celle de *Vieille maison, Baie Saint-Paul* (25 x 30 cm), au prix de 2 860 \$ avec prime, soit 3,81 \$ le cm².»⁽⁸⁾ Sa valeur marchande a augmenté de 350 pour 100 depuis 1978.

Grande renommée et avenir assuré

L'oeuvre de Richard jouit d'une renommée solide et est là pour y demeurer pour la postérité. Ce respect repose sur des faits établis et sûrs. Il est un des rares artistes canadiens à posséder à la fois ces deux grands titres tant convoités : membre de l'Ordre du Canada (C.M.), et membre de l'Académie royale canadienne des arts (R.C.A.). Les autorités de Cold Lake (Alberta) lui remirent un parchemin le créant premier citoyen de la ville. Le gouvernement du Québec a déjà tenu deux gran-

des expositions de ses oeuvres au Musée du Québec, soit en avril-mai 1967, et en septembre 1978. A chaque occasion, un volume de cet événement culturel a été publié par le Musée.

En août 1979, lors de la rencontre interprovinciale de tous les premiers ministres fêtant le vingtième anniversaire de cet événement à Pointe-au-Pic, c'est René Richard que le gouvernement du Québec a choisi comme invité d'honneur au grand dîner mixte. A cette occasion, le gouvernement du Québec a donné à chaque premier ministre une reproduction calligraphique — tirage de dix — d'un dessin couleur de Richard, dont l'original est au Musée du Québec.

Sa demeure, le Domaine Cimon, a été classée par le gouvernement monument historique, en septembre 1978. Richard a fait, en octobre dernier, un don de quarante-sept de ses oeuvres à l'université Laval. Il a illustré trois volumes d'édition de luxe, soit *René Richard* par Hugues Jouvencourt, *Menaud, maître-drameur* de Mgr Félix-Antoine Savard, et la *Montagne Secrète* de Gabrielle Roy.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'intronisation de Sa Majesté la Reine Elisabeth II, cette dernière lui décerna une médaille commémorative du règne du trône.

En mars dernier, il a été le premier à être reçu membre honoraire du Cercle universitaire de Québec.

Il existe une Fondation René Richard, dont les profits sont donnés en bourses aux étudiants des Beaux-Arts.

Il est respecté de tous ses confrères, artistes-peintres, est recherché par les collectionneurs. On trouve ses tableaux dans nombre de musées et dans

des collections privées d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord.

Entrevue

Dans une récente entrevue, telles ont été ses réponses à : «Qu'est-ce qui vous a marqué dans la vie ? Quels conseils donner aux jeunes artistes ? Avez-vous aimé cette vie de trappeur et de peintre ?»

J'ai surtout acquis mes degrés scolaires par moi-même et à la lecture de nombreux volumes sur la peinture, la littérature, la biographie des grands hommes et l'histoire des peuples. De plus, l'expérience de la vie m'a appris beaucoup de choses, et ma vie de rôdeur des bois, éloignée de toute mécanique et des disputes politiques, me donnait amplement le temps de réfléchir, d'étudier la faune et la flore et d'admirer les beaux paysages que j'ai pu peindre ou crayonner, tout en rendant hommage à cet Etre Suprême qui les a créés.

Dans la vie, il est important d'avoir de bons amis. C'est ainsi que, lors de mes études artistiques à Paris, de 1927 à 1930, l'incomparable peintre Clarence Gagnon fut pour moi un modèle de travail et d'encouragement; je songe encore aux Pierre Dupuis, Gabrielle Roy, Mgr Félix-Antoine Savard et à bien d'autres qui, armés d'une grande culture, furent pour moi des guides et des conseillers dont le travail de bénédictin a suscité en moi de l'admiration. Je conserve enfin un grand respect pour la classe moyenne et laborieuse dont le contact humain m'a apporté de nombreuses leçons de choses.

La vie d'artiste a ses exigences. Ce n'est pas «vingt fois sur le métier», mais «cent fois sur le métier remettez votre ouvrage». Pour acquérir de l'habi-

leté dans l'art pictural, il faut faire des centaines de croquis et de dessins, prendre des notes, travailler de nouveau ses épreuves, les regarder, les observer, les retoucher. Il faut poursuivre sans cesse ses recherches, et ce n'est jamais fini; au contraire, ça ne fait que commencer, si l'on veut toujours s'améliorer.

Toute ma vie, j'ai fait de la recherche picturale pour y apporter une technique personnelle, et même à 80 ans, j'ai découvert une nouvelle manière d'expression dans l'exécution de mes dessins. Contrairement à certains peintres qui, dès qu'un travail est à peine terminé, veulent tout de suite le vendre, j'ai pendant quinze ans refusé de vendre une seule de mes oeuvres, afin d'avoir un recul pour mon autocritique, et ainsi me perfectionner davantage.

J'ai aimé cette vie de trappeur, malgré tous ses inconvénients : pluie, neige, brume, fatigue, nuits blanches, privation de nourriture, mais de l'autre côté de la

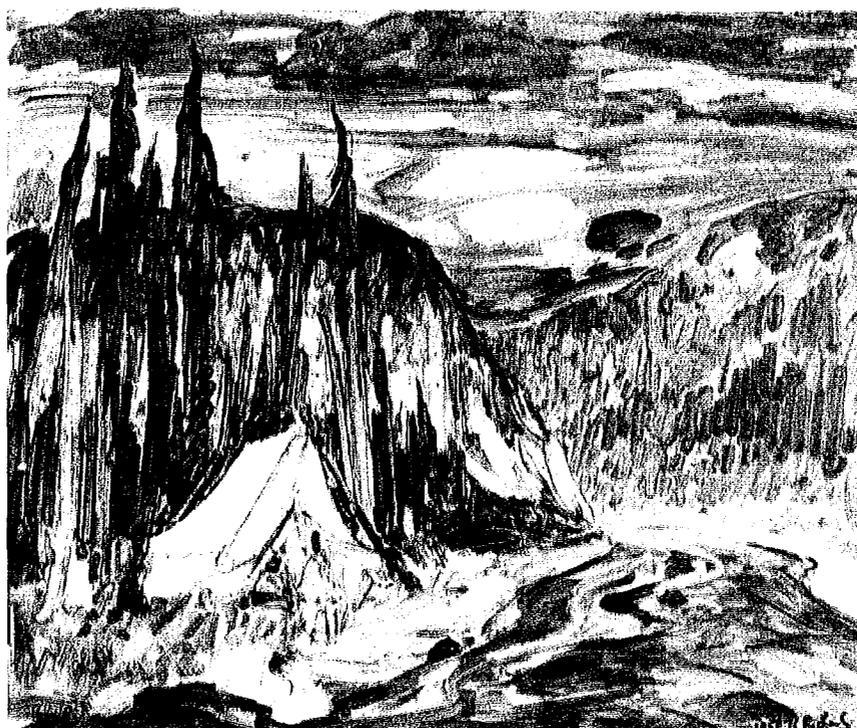
médaille, quelle satisfaction inoubliable !

J'ai aimé cette vie de liberté, sans minuterie; et pourtant, je suis ennemi de la paresse. J'ai toujours eu quelque chose à faire : peinture, lecture, chasse et pêche. J'avais des ambitions, des buts, des défis, et même des sommets à atteindre. Je peux dire sans vantardises que c'est dans cette optique de bourreau de travail et de perfectionnement que j'ai utilisé ma liberté d'homme des bois et de peintre.⁽⁹⁾

Baie Saint-Paul !

En 1940, sur les conseils du peintre Clarence Gagnon, René Richard vint visiter Baie Saint-Paul. «Sans moyens financiers aucun, il dut demander à un des habitants de l'endroit, M. Sardie Simard, l'autorisation de dresser sa tente dans le jardin et d'y passer quelque temps. En échange, René lui offrit de l'aider en sciant le bois et en s'occupant des grosses besognes. Le marché fut conclu.

À la lisière du bois, scène du Nord-Ouest (104 x 122 cm), 1958.



Assis à flanc de montagne, regardant le Saint-Laurent rouler ses eaux vers l'océan, Slim, le coureur de bois, ne pouvait croire que tout ce qu'il aimait et vénérât le plus dans la nature se retrouvait là, à ses pieds, fondu en une merveilleuse harmonie. Baie Saint-Paul était la synthèse des paysages traversés, des rivières descendues, des cieux changeants des grèves et des plages accueillantes ou hostiles qu'il avait connues. Le bruit du vent dans ses forêts, le chant de ses cours d'eau, la puissance du fleuve qui la baignait, les cris des goélands, tout lui rappelait les aventures passées, alors que, transi de froid, brûlé par le soleil, il rôdait dans les bois, sautait les rapides, à la recherche d'une vérité qu'il sentait maintenant à portée de la main.

Un deuil dans la famille de ses amis, Cimon allait changer le cours de sa vie. Au début du mois de mai 1941, le chef de famille décéda. René, qui avait toujours partagé leur affection, voyant la mère et la fille désemparées par la disparition du seul homme de la maison et incapables de s'occuper de l'entretien de la propriété, demanda la main de Blanche qu'il aimait en secret et l'épousa le 17 octobre 1942.⁽¹⁰⁾

«Aujourd'hui, j'ai un *home* comme je n'en ai jamais possédé. Derrière chez moi, il y a une rivière dont les rapides chantent continuellement, cela me rappelle le Nord. C'est un peu comme si j'y habitais encore. Il y a aussi les goélands, leurs cris, c'est pour moi la plus belle des musiques, qui me donne parfois la nostalgie. Nous avons aussi une forêt qui longe la rivière avec les mêmes sortes d'arbres que j'ai connus aux alentours de mes campements. Notre chez nous, c'est un idéal

où la paix règne en maître, sous une masse de verdure en été. Nulle part, je n'ai rencontré un endroit si complet. La Providence a été bonne pour moi. J'avais fait voeu un jour de m'arrêter définitivement au premier endroit où je verrais des montagnes et où les eaux chantaient !

«En écoutant le chant des rapides de la rivière qui touche notre maison, par un beau soir, en compagnie de mon épouse, avec la vue des montagnes estompée au loin, j'ai compris que mon voeu s'était réalisé...»⁽¹¹⁾

Dans ce site enchanteur dont il est l'architecte et l'artisan de l'aménagement floral et forestier, il a construit trois bassins dans lesquels il cultive des nénuphars qui lui rappellent ses campements des années 30 sur le fleuve Churchill. Voici cette description tirée de ses *Mémoires*. «Souvent le matin, alors que tout le monde était endormi, je me levais et sautais dans mon canot pour visiter mon «jardin aquatique», comme je l'appelais.

«C'était un petit coin des plus agréables que je n'oublierai jamais. J'allais vite voir s'ouvrir mes fleurs de nénuphars, merveilleusement belles, comme de grosses marguerites; elles s'ouvraient au contact des premiers rayons de soleil. Ce jardin se trouvait à la sortie du lac, entouré de rochers où, souvent, on entendait le chant d'une petite cascade sortant du lac pour continuer sa course dans la forêt de trembles et de bouleaux. Je contemplais longuement ces fleurs en rêvant, puis c'était l'appel du cuisinier qui me tirait de là...

«Le soir, lorsque le soleil avait disparu, j'allais toujours avec hâte revoir mes fleurs qui

dormaient sur les eaux. Elles étaient fermées comme de petites boules; je les regardais longuement comme si elles étaient des formes vivantes et qui auraient pu parler. Pourquoi se fermaient-elles le soir, alors que les derniers rayons de soleil étaient disparus ? Etrange forme de vie que ces magnifiques fleurs qui embellissaient la mienne dans ce camp de prospecteurs.»

Aujourd'hui, âgé de 85 ans, René Richard continue de vivre paisiblement avec son épouse dans ce domaine de rêve; il aime recevoir des amis. Avec un esprit très alerte, il raconte ses aventures avec gestes et mimiques d'un comédien, parle de sujets d'actualité et sort encore, pour son plaisir, ses crayons de couleur pour faire des dessins bien réussis et intéressants. Il a cessé de peindre à l'huile il y a neuf ans. Il vieillit en beauté, est heureux et content de laisser un riche héritage artistique. □

Notes

1. ROBERT, Guy, *La Peinture au Québec depuis ses origines*, pp. 126-127.
2. R. T. *Le Soleil*, Québec, mai 1949.
3. ALLAIRE, Maurice, en marge d'une exposition tenue à Québec, au Palais Montcalm, en décembre 1951.
4. Commentaire accompagnant la reproduction d'une peinture de René Richard, sur la page couverture de *l'annuaire téléphonique* de Québec-Téléphone, 1970.
5. Préface de Gabrielle Roy, écrivain, catalogue de l'exposition de René Richard au Musée du Québec, le 5 avril 1967.
6. *Au fil des événements*, université Laval, 23-10-80.
7. PAQUET, Jean-Guy, recteur à l'occasion du don de 47 oeuvres à l'université Laval, 26 octobre 1980.
8. *Le Collectionneur*, volume III, n° 11, 1981.
9. PELLETIER, Urgel, Les Éditions Gerbe d'Art Inc., 07, août 1981.
10. *René Richard*, les Éditions La Frégate, pp. 127-128, 1974.
11. *Mémoires*, non publiées, de René Richard.